Le rôle de la perte et du maintien de la langue pour la conscience nationale

Mati HINT

Université pédagogique de Tallinn, Estonie

1.

A l'époque du régime soviétique, les Baltes avaient rarement l'occasion de faire des voyages touristiques à l'«Ouest». S'ajoutant aux autres humiliations liées à ces voyages, il y en avait une d'un genre particulier : tous les sujets soviétiques étaient automatiquement considérés comme Russes. Comme la conscience nationale ne s'était pas affaiblie pendant l'occupation soviétique, cette fausse identification était perçue comme une insulte envers leur personnalité et leur identité. Semblable malentendu était commun en France, en Italie, et en général dans les pays à l'Ouest de l'Allemagne, mais était extrêmement rare en Europe de l'Est et en Allemagne.

Ce genre de vexations non volontaires et de malentendus ne peut s'expliquer uniquement par la distance géographique et culturelle. Il s'agit en fait beaucoup plus d'une conception différente de la relation entre l'État et la nationalité.

Il existe en Europe occidentale une manière implicite de penser, selon laquelle les nations doivent se classer en nations «réelles» et nations d'Europe de l'Est (ou en nations réelles et nations moins réelles, ces dernières incluant les nations occidentales sans État). La ligne de séparation entre ces deux catégories n'est pas nette, mais il y a d'importantes différences entre les nations réelles, ou «historiques», et les nations qui se sont constituées plus tardivement.

Les nations historiques ont pris forme pendant la période féodale; avoir leur propre aristocratie et leur État indépendant est pour elles un fait d'évidence, elles ont une histoire écrite par elles-mêmes. Les nations d'Europe orientale semblent avoir été inventées par les humanistes; elles n'ont évolué qu'après Herder et les préromantiques allemands. On peut dire que, si Herder et ses continuateurs n'avaient pas prêté attention aux valeurs du folklore et de la philosophie quotidienne des Estoniens, des Lettons, des Lituanais, des Tchèques et des Slovaques, ces nations auraient pu être assimilées. La même chose aurait pu se passer avec les Finnois et les Norvégiens.

Il y a quelque vérité à penser ainsi. En Finlande, le suédois n'a été abandonné au profit du finnois comme langue utilisée à l'Université qu'à la fin des années 1860. Dans les conversations de salon de l'intelligentsia estonienne, l'allemand n'a disparu qu'au début de ce siècle. De même, l'esprit, et dans une large mesure la population des villes de Bohême, était germanique, et, à cause de l'influence danoise, il y a deux langues norvégiennes jusqu'à maintenant.

Néanmoins il ne fait pas de doute qu'il y a des similitudes importantes dans le processus de formation des nations historiques (ou «plus réelles») et les nations plus récentes. Toutes les nations sont réelles; le processus de formation des nations a seulement été retardé en Europe Orientale en comparaison avec les nations historiques.

Dans les deux cas, la langue nationale et la culture de cette langue ont joué un rôle crucial dans la formation de la nation. Ce qui est différent, dans le cas des jeunes nations, est la mémoire vive de l'importance de la langue maternelle.

Les humiliations et les défaites au cours de l'histoire nationale ne sont pas des obstacles insurmontables pour la formation d'un État national moderne et d'une identité nationale. C'est la leçon de l'histoire récente pour les Estoniens, les Lettons ou les Tchèques. Une histoire plus glorieuse ne garantit pas que cette tâche soit facilitée (c'est le cas pour les Lituanais). Une population importante n'offre pas plus de garantie contre l'assimilation linguistique ou culturelle (cf. les Ukrainiens, les Biélorusses, les Irlandais).

En Europe orientale, la nation et la nationalité ne sont pas associées directement à l'État (et à l'époque actuelle, à la citoyenneté). Les nations

en Europe orientale ont réussi à préserver leur identité sans État national (en partie à cause de la ségrégation). C'est à cause de cela qu'il est très difficile en Europe orientale de comprendre la manière de penser qui assimile directement les notions de *nation*, *État* et *citoyenneté*. Même en Union Soviétique il y avait une rubrique «nationalité» dans les papiers d'identité (sauf dans les passeports).

Selon cette façon de penser, un Estonien reste Estonien, que l'Estonie soit un État indépendant, annexé à la Russie, ou occupé par l'Allemagne ou l'Union Soviétique. Pour les Estoniens les Gallois, les Bretons, les Basques ou les Catalans forment une nation ni plus ni moins que les Français ou les Italiens, le problème est seulement qu'on connaît mal les petites nations.

Certes, cette façon de voir les choses n'est pas exempte de problèmes. Une nation doit être consciente d'elle-même, elle doit avoir une structure sociale de nation, elle doit être capable de maintenir cette structure. Tous ces problèmes ont une importance pratique également à l'heure actuelle (cf. la Tchétchénie, les Kurdes, sans parler des minorités dans les démocraties occidentales).

Qu'est-ce qui s'avère essentiel dans l'idée estonienne de l'estonité? Qu'est-ce qui est décisif pour déterminer qui est Estonien? D'abord et avant tout la langue estonienne. Il faut qu'au moins un de vos parents soit Estonien. Presque aussi important est le mode de vie estonien et la «culture externe» (comportement et rites, habillement, célébration de dates importantes, chansons et jeux de société, etc.). La connaissance de la haute culture estonienne compte pour les gens éduqués.

Si un de vos parents est un non-Estonien, mais que vous partagez la culture et les habitudes estoniennes, et que vous parlez estonien, pratiquement personne ne vous rappellera que vous n'est pas un «estonien à 100%», surtout si vous avez un nom de famille estonien. Actuellement il n'est pas rare d'avoir quatre nationalités différentes parmi ses grands-parents (par exemple un Estonien, un Russe, un Allemand et un Finnois «Ingermanland»), et on peut néanmoins être considéré comme un «Estonien à 100%».

La religion (traditionnellement, 80% des Estoniens croyants sont considérés comme luthériens, environ 15% appartiennent à l'Église orthodoxe) n'est pas un facteur d'identification en tant qu'Estonien. Depuis bien

des générations, l'intolérance religieuse est inconnue en Estonie, et ce n'est que dans des cas extrêmes que les autorités étrangères d'occupation ont réussi à instiller des sentiments antisémites en Estonie. Maintenant, comme autrefois, un grand nombre d'intellectuels de haut niveau en Estonie sont d'origine juive et s'identifient eux-mêmes à des Estoniens. Ces intellectuels sont respectés tout comme les autres éminents hommes de culture.

La langue et les autres phénomènes externes de la culture en tant que traits distinctifs d'identification de l'estonité ont causé des tensions pour les dernières générations. Lorsqu'en 1940 et 1944 arrivèrent, en même temps que les autorités soviétiques d'occupation, des milliers d'Estoniens de Russie (les descendants de l'émigration du 19ème siècle), il y eut très vite une attitude de mépris envers eux, essentiellement à cause de leur rôle politique en tant qu'émissaires de Staline, mais également en partie à cause de leur comportement et de leurs habitudes russes. Leur langue estonienne était archaïque et influencée par le russe, c'est la raison pour laquelle ils sont encore appelés «Yestoniens».

À l'heure actuelle, les émigrés qui rentrent d'Occident se trouvent dans une situation inconfortable car leur profond dégoût pour le système soviétique les a séparés de toute la culture créée en Estonie entre 1944 et 1991. Certains d'entre eux se trouvent maintenant isolés culturellement (il s'agit de la culture au sens étroit).

Le problème de l'auto-identification est encore plus ambigu pour les jeunes d'origine estonienne qui ne savent plus parler l'estonien. Ayant un ou plusieurs parents estoniens, ils reçoivent automatiquement la citoyenneté estonienne, et ils sont considérés comme estoniens même s'ils n'ont que des idées vagues et générales sur l'Estonie. Pour la première fois au cours d'une longue histoire, la connaissance de l'estonien n'est plus une condition obligatoire pour être considéré comme estonien. Mais cela ne concerne que les émigrés à l'Ouest.

D'un autre côté, des milliers de jeunes Russes parlant correctement l'estonien ne sont pas considérés comme Estoniens (ils n'ont pas non plus automatiquement la citoyenneté estonienne). Cinquante ans d'occupation ont créé en Estonie une situation dans laquelle les critères traditionnels d'identification ne sont plus entièrement fiables.

Une prévision optimiste pour l'avenir en Estonie serait l'homogénéisation linguistique et culturelle. Pour les émigrés revenus au pays, une meilleure connaissance de la culture créée en Estonie même devrait être indispensable. Pour les Russes et les autres non-Estoniens, la connaissance de la langue et l'adoption du comportement externe commun aux Estoniens devrait suffire à apaiser les tensions dans la société et à créer des conditions favorables à une meilleure intégration à la société estonienne.

Dans les conditions d'un relativement haut niveau de tolérance ethnique, l'homogénéisation externe devrait garantir la stabilité de la société. Une telle évolution devrait permettre à chacun de préserver son identité nationale. C'est cela qui est en jeu lorsqu'on parle de l'intégration des non-Estoniens à la société estonienne. Non pas l'assimilation des non-Estoniens, mais la garantie du maintien de la langue et du mode de vie estoniens.

Même cela est difficile, si l'on prend en compte le nombre important de non-Estoniens en Estonie et leur niveau généralement bas d'intégration à la vie estonienne (sans parler des nouveaux dangers venant de l'Ouest). Les Estoniens doivent prendre patience, la génération suivante résoudra, on l'espère, ces problèmes.

2.

Dans son célèbre livre *Imagined Communities* (1983), Benedict Anderson explique l'émergence de la nation moderne comme le résultat de l'essor de l'imprimerie capitaliste et de l'instruction, tout particulièrement en relation avec la Réforme. Ces arguments sérieux ne vont pas sans s'accompagner de problèmes liés à l'évaluation de cette évolution : la naissance des nations modernes était-elle une phase inévitable du développement historique de la société ? Y avait-il d'autres voies de continuation possibles de l'histoire européenne, qui ne passent pas par la revendication d'une langue nationale ? Le monde aurait-il été meilleur si la couche érudite de l'humanité n'avait pas été divisée par l'éclatement du facteur linguistique ? Que se serait-il passé si les différents *-philes* (estophiles, tchéco-philes, etc.) ne s'étaient pas mis à créer des «langues normatives», ou «langues littéraires» pour les Estoniens, les Lettons, les Finnois, les Tchèques, les Slovaques... ? Peut-on concevoir que le facteur linguistique n'ait pas été

une composante fondamentale de l'identité personnelle de tout homme ou femme sachant lire et écrire ? Ce type d'évolution, qui a mené à la création des grandes et petites nations, est-il positif ou négatif ? Ou a-t-il été positif dans le cas des grandes nations et négatif dans celui des petites nations ? Mais si tel est le cas, les Ukrainiens sont-ils une grande ou une petite nation ? Que dire alors des Danois ? Les questions qui se posent sont nombreuses, si nous nous risquons à évaluer le cours de l'histoire des siècles passés.

Mais on peut aller plus loin. Le chercheur danois Ole Wæver estime que les identités régionales et nationales, dans leur majorité, sont inventées par des intellectuels et des faiseurs-de-mythe (au nombre desquels, parmi les premiers, on trouve Johann Gottfried von Herder) : la première étape est la construction d'un mythe par les intellectuels, la deuxième est la création d'une langue littéraire, la troisième, la création d'une littérature dans cette langue, et, au bout de l'opération, on a une nouvelle nation. Et si les hommes politiques ont besoin du concept de région (par exemple la région nordique, ou balto-nordique), les intellectuels faiseurs-de-mythes vont inventer cette identité nouvelle, qui ensuite, étape par étape, est créée (Wæver, 1991 : 111). On peut alors conclure que «la nation est une notion» ou que «la Baltique est une croyance», c'est-à-dire un mythe.

J'essaierai de répondre à ce type de théorisation : créer des identités (et des nations) sur une base culturelle n'a pas moins de valeur que de développer des identités en créant des empires fondés sur la violence, qui ont tout autant besoin de faiseurs-de-mythes. Mais en lieu et place de polémique, je prendrai un exemple de communauté imaginaire, ou de nation créée par un mythe, et les résultats de cette expérience. Comme Rein Taagepera, intellectuel émigré estonien, et candidat aux élections présidentielles, l'a montré, les Estoniens sont la plus petite nation continentale qui ait réussi à créer une société moderne à part entière qui fonctionne dans sa propre langue à tous les niveaux de la vie moderne, ce qui inclut les publications scientifiques, un enseignement universitaire dans plus de 140 départements, ainsi que la technologie, la politique, l'armée, les affaires maritimes, etc.

Comment cela a-t-il été rendu possible, et, en fait, cela a-t-il un sens ? Telle est la question souvent posée. Il est difficile, même pour des spécialistes d'universités allemandes ou suisses, de croire que les cours de

pédiatrie, d'ophtalmologie ou de sécurité minière sont donnés en estonien à l'Université de Tartu ou à l'Université technique de Tallinn, avec une terminologie entièrement estonienne. Or, ceci n'est pas un mythe, bien que, selon toute vraisemblance, les fondements de cet état de choses aient été posés par des faiseurs-de-mythes du siècle passé, et par des romantiques allemands encore plus tôt, avec parmi eux Johan Gottfried von Herder (1744-1803), dont les vues sur les langues et les nations ont probablement trouvé naissance sous l'influence des langues, du folklore et des coutumes des peuples baltes, c'est-à-dire des Estoniens, des Livoniens (qui sont à l'heure actuelle au bord de l'extinction), des Lettons et des Lituaniens (Herder a travaillé à Riga de 1764 à 1769).

Mais il fallut près d'un siècle pour que le nationalisme dans l'esprit du romantisme allemand parvienne à parfaire l'identité estonienne. Les pré-requis de ce processus ont été le développement de la langue par des Allemands estophiles (dans le but de favoriser la religion) et, ce qui est encore plus important, la diffusion de l'instruction dans la langue maternelle. C'est sous le régime suédois que le système des écoles de villages a commencé en Estonien, au 17^{ème} siècle. Et, malgré des revers et des échecs au cours de l'histoire, la création d'écoles de villages a eu pour résultat une extension rapide de l'instruction : à la fin du 18^{ème} siècle, près de 60% des adultes en Estonie savaient lire et écrire, et dans les années 1860, la population adulte d'Estonie était alphabétisée à plus de 90%, un pourcentage supérieur à celui de la France à la même époque (et beaucoup plus élevé qu'en Italie ou en Espagne, sans parler de la Russie). L'Église luthérienne a fait une œuvre de grande valeur en exigeant qu'on ne se présente à la confirmation qu'en sachant lire (et, à partir du 19^{ème} siècle, en sachant aussi lire et compter, cf. Aarma, 1990).

Ainsi, dans le troisième quart du siècle passé, les deux conditions principales nécessaires à la constitution d'une nouvelle nation, les Estoniens, étaient réunies : il y avait une langue normative, dont l'orthographe et le système grammatical s'étaient stabilisés dans les années 1870-1880, et une capacité générale, et même une véritable avidité, à lire dans cette langue. Avec l'apparition de journaux en estonien dans les années 1850-1860, le nom de cette nouvelle nation, l'Estonie, se répandit sur tout le territoire où l'estonien était parlé. A cette époque il s'agissait de paysans, à la différence des aristocrates et artisans, qui étaient germanophones.

C'est à cette même période qu'on voit apparaître les premières œuvres littéraires estoniennes, qui n'ont pas perdu leur valeur artistique et émotionnelle à l'heure actuelle (les mythes de Fr. R. Faehlmann, l'épopée nationale «Kalevipoeg» de Fr. R. Kreutzwald, la poésie de Lydia Koidula). Il est quelque peu ironique, voire tragique, que certains des fondateurs de la littérature estonienne ne croyaient pas toujours fermement à l'avenir de l'Estonie en tant que nation. Ils tenaient essentiellement à ce que, en cas d'extinction de la langue estonienne, celle-ci ait un monument sous la forme d'œuvres littéraires importantes. Il y a bien des faits singuliers pour cette période où émergea la conscience de former une nation distincte chez ce peuple sans noblesse dirigeante, vivant dans une position économiquement et juridiquement inférieure.

La nation en train d'émerger adopta un grand nombre de chants germaniques, qui sont, depuis, perçus comme estoniens. La tradition des festivals de chant en Estonie, de renommée mondiale, est d'origine suisse, mais depuis plus d'un siècle elle est perçue comme estonienne en Estonie, parce qu'elle est associée à la naissance de la conscience nationale.

À la suite de la réforme agraire de 1856 (en Estonie du Nord, ou province estonienne) et de 1860 (en Estonie du Sud, ou province livonienne), les Estoniens (ou, plus exactement, les paysans) eurent plus de droits et de meilleures garanties pour leurs initiatives économiques. En l'espace de deux générations, ils acquirent des positions clés dans l'économie, et commencèrent, vers le tournant du siècle, à se battre pour le pouvoir politique.

L'éducation était une condition indispensable à la réussite. Depuis l'émergence de la conscience nationale au milieu du 19^{ème} siècle, l'éducation fait l'objet d'un grand respect parmi les Estoniens, qui respectent la parole écrite, même quand ils considèrent son message comme faux ou hostile. La capacité générale de lire eut une importance très grande à la fin du siècle dernier lorsque, durant la politique de russification du gouvernement tsariste, Jakob Hurt lança une campagne destinée à collecter le folklore estonien. Plus de 1400 correspondants envoyèrent leurs matériaux aux organisateurs de la collecte. Le résultat fut impressionnant : plusieurs séries de monumentales publications folkloriques, 120 000 pages de matériau écrit, systématiquement classé, et la création d'une tradition, grâce à laquelle les archives du folklore estonien sont parmi les plus importantes

et les mieux organisées du monde. Voilà un exemple d'initiative culturelle, dont le but était d'atténuer les résultats de la politique hostile des gouvernants. Quant au résultat politique de cette initiative, il fut de renforcer l'identité nationale et la volonté de ne pas renoncer ou capituler.

On peut, en fait, considérer le cas estonien comme une représentation du nationalisme culturel. Dans cette version du nationalisme culturel, la composante la plus forte est la langue. Dans un sens, il s'agit de nationalisme linguistique. Mais avant même de discuter les traits fondamentaux de cette variété de nationalisme culturel, il faut bien comprendre que son opposé, dans l'espace baltique, a été l'impérialisme culturel des Russes et des Allemands. Au cas où les Estoniens auraient perdu leur identité linguistique et culturelle, le résultat aurait été leur germanisation ou leur russification. On ne peut que spéculer sur les conséquences de cette assimilation pour l'histoire de l'Europe. En cas de germanisation des Baltes, il n'y aurait pas eu de zone-tampon entre Russes et Allemands; mais la géographie est restée inchangée, tout comme le désir des Russes d'avoir accès à la Mer Baltique. En cas de russification, le sort de la Finlande et de la Scandinavie aurait été grandement fragilisé, et la tendance à considérer la Baltique comme une *mare clausum* russe aurait été encore plus grande qu'elle ne l'a été dans l'histoire récente de l'Union Soviétique.

Quelles ont été les stratégies principales visant à maintenir la langue estonienne ? Sous la domination étrangère, au siècle dernier, un rôle particulièrement important a été joué par différentes activités culturelles, la plupart du temps sous la conduite de l'Église luthérienne et les sociétés de tempérance. Chœurs, orchestres, sociétés dramatiques, clubs éducatifs et sportifs, sociétés professionnelles et estudiantines sont des manifestations de cette activité culturelle. La mise en scène d'opérettes avec orchestres et chanteurs semi-amateurs était fréquente au tournant du siècle, même dans les villages les plus modestes.

La publication de livres scolaires et de vulgarisation scientifique en Estonie fut un autre domaine d'importance. C'est ce qui donna l'élan pour créer une terminologie et prépara la société estonienne à désirer un système universitaire en estonien. La création terminologique fut passionnée, voire passionnelle. Dans les dix premières années de ce siècle, alors qu'il n'y avait aucune perspective d'enseignement universitaire en estonien, on publia nombre de dictionnaires terminologiques de niveau universitaire.

Quelques années plus tard, en 1918, ces terminologies étaient nécessaires dans l'université estonienne. Depuis cette date, les Estoniens ont réussi à maintenir à jour toutes les terminologies nécessaires, et à publier les manuels universitaires les plus importants en estonien. Depuis les années 1930, des encyclopédies originales sont publiées en Estonie.

Enfin, le troisième domaine dans lequel a pu se répandre la culture de la langue maternelle a été, et est encore, la traduction à partir des langues étrangères. C'est l'idée qui présidait à l'utilisation de l'estonien dès le début : pour garantir à une langue l'utilisation la plus large, il faut lire la littérature dans sa langue maternelle. C'est tout-à-fait différent de l'idéologie qui sous-tendait la politique linguistique soviétique dans les anciennes républiques soviétiques, où seule la littérature locale était publiée dans la langue maternelle, la littérature mondiale étant supposée être lue en russe.

L'Estonie est une toute petite nation qui traduit beaucoup, et qui traduit à partir des langues originales. Durant ce siècle, cela a été un principe fondamental, qui a été suivi, à peu d'exceptions près, même pendant l'occupation soviétique (il y eut des traductions à partir de plus de 60 langues). Les Estoniens peuvent lire dans de bonnes traductions l'Iliade et l'Odyssée (la prosodie de l'estonien est parfaitement adaptée pour rendre le vers grec), les *Nibelungenlied*, l'Edda scandinave, etc. Les Estoniens ont les œuvres complètes de Dostoïevski (depuis les années 1930), des romans choisis de Balzac (plus de 10 000 pages en 15 volumes), de très bonnes traductions des œuvres complètes de Shakespeare en 7 grands volumes (plus de 5 000 pages), de grandes éditions de Tchekhov, Gorki, Anatole France, W. Faulkner, etc. Les principaux auteurs estoniens ont vu leurs œuvres complètes publiées. Il est de la toute première importance que les Estoniens puissent vivre leur vie en estonien, dans ce champ cognitif fondamental qu'est la littérature.

Tous ces points réunis nous permettent de dire que les Estoniens ordinaires peuvent satisfaire tous leurs besoins linguistiques d'information et de plaisir dans leur propre langue, ce qui, naturellement, ne veut pas dire que les Estoniens négligent les langues étrangères. Au contraire, la connaissance des langues qui exercent une influence sur la société estonienne est traditionnelle, et seule l'occupation soviétique a cassé cette tradition en ce qui concerne l'allemand (ainsi que du français et des langues

scandinaves). En Estonie un livre est le cadeau le plus courant, et dans la plupart des maisons il y a de nombreux livres, parfois des milliers. Selon les statistiques de 1981, 10,6 % des habitations avaient des bibliothèques de plus de 1 000 volumes. Pratiquement chaque habitation a au moins une édition de l'Encyclopédie estonienne.

Les historiens estoniens ont bien compris l'importance du livre pour l'histoire nationale. Pratiquement chaque génération possède, sous des titres divers, une histoire du livre en Estonie, ou une histoire du rôle de l'écrit dans l'histoire estonienne.

La dernière histoire du livre estonien, de Uno Liivaku (*Eesti raamatu lugu*, 1995) donne des renseignements sur les pertes subies par le livre en Estonie pendant l'occupation nazie puis soviétique. L'année record pour la publication en Estonie a été 1939 (la dernière année de l'indépendance) et 1974, avec plus de 1700 titres différents (Liivaku : 190). En 1944 (fin de l'occupation allemande et début de la seconde occupation soviétique) ce chiffre était tombé à 130, ce qui correspondait au niveau de 1884 ! Mais les baisses de publication ne sont pas les seules pertes subies par le livre estonien pendant les occupations. Les deux forces occupantes, aussi bien les nazis que les Soviétiques, comprenaient l'importance du livre pour les Estoniens, et les deux publièrent une liste de livres interdits. Pendant la seconde occupation soviétique, la liste à elle toute seule formait deux volumes. En vertu de ces instructions, des millions de livres furent physiquement détruits de la manière la plus brutale.

Plus de 10 000 titres en estonien furent interdits (aussi bien des originaux que des traductions) ainsi que plus de 4 000 numéros de revues et journaux. Cela incluait tous les périodiques (y compris les revues scientifiques) de la période de l'indépendance (1918-1940), tous les livres scolaires de cette période, toute la littérature religieuse, et une longue liste d'auteurs interdits, qui incluait tous les auteurs estoniens qui avaient émigré à l'Ouest pendant la guerre. Posséder chez soi un livre interdit était un danger pour la famille entière.

Et malgré tout, les Estoniens ont réussi à maintenir leur système scolaire jusqu'à l'université en estonien, et même les institutions scientifiques de l'Académie des sciences de la république soviétique d'Estonie travaillaient de préférence en estonien. Toute publication était bien entendu sévèrement censurée, mais courante était la capacité, acquise avec l'histoire,

de faire passer un message entre les lignes et de lire entre les lignes, et le livre en estonien gardait toute son importance.

Selon des données soviétiques, l'Estonie pouvait produire par habitant presque autant de livres en estonien que la Russie produisait de livres en russe pour les Russes et russophones. Dans le tableau ci-dessous le premier chiffre indique le nombre de livres en langue maternelle produits par habitant dans différentes républiques de l'Union Soviétique en 1987. Le second chiffre indique le nombre de locuteurs pour chaque titre différent dans cette langue pour la décennie 1978-1987 (ex. : pour 87 Estoniens, 1 titre en dix ans) :

russe	14,3	215 (IV)
estonien	12,2	87 (I)
letton	8,9	130 (II)
lituanien	7,4	166 (III)
géorgien	5,7	223 (V)
azerbaïdjanais	2,5	632 (IX)
ukrainien	1,7	1828 (XIV)
biélorusse	0,7	2430 (XV)

Ces chiffres expliquent sans doute pourquoi il est plus facile de construire un État indépendant dans la minuscule et pauvre Estonie que dans l'immense et riche Ukraine.

L'exemple estonien peut avoir quelque importance pour les communautés qui sont à l'heure actuelle dans une étape de transition de peuple à nation. Pour établir avec succès une identité fondée sur la langue, cette communauté doit pouvoir utiliser cette langue à une large échelle, dans toutes les professions et institutions. Pour parvenir à un statut qui garantisse dans le monde actuel la pérennité de la langue et de l'identité fondée sur la langue mais dans des circonstances hostiles ou défavorables (telles qu'une domination étrangère ou une extrême pauvreté), la communauté doit avoir au moins deux générations qui aient le temps de vivre dans leur langue et dans une culture créée au moyen de cette langue. Au moins dans le cas estonien, cela a suffi pour créer une forte identification nationale liée à la langue et à tout ce qui touche à la langue. On peut bien être d'accord avec Benedict Anderson sur le fait que les nations sont en grande partie le

fruit de l'imagination. Mais cette imagination repose sur des faits réels : leur langue, leur folklore, leurs traditions. Les différents *-philes* n'ont pas inventé ces phénomènes, ils n'ont fait que commencer à les cultiver. L'alternative était d'abandonner ces langues et ces cultures et de laisser les peuples concernés être assimilés par ceux dont la langue et les traditions n'étaient pas abandonnés. Cela s'est produit de nombreuses fois, cela se produit à l'heure actuelle et se reproduira encore à l'avenir. Il serait arbitraire de dire que la seconde solution est la meilleure. Les interruptions dans la culture ne sont pas si bénignes que les idéologues des *grandes nations* le prétendent parfois.

Du point de vue des communautés imaginaires, la culture européenne dans son ensemble est imaginée, parce que les fondements en ont été posés par les penseurs de la Renaissance, qui ont redécouvert le monde antique oublié, avec la culture grecque et romaine. La revitalisation de la culture grecque et romaine ne repose pas moins sur l'imagination que le fait de cultiver la langue et le folklore dans l'Europe moderne. Si l'on se demande ce que serait devenue l'Europe si l'on n'y avait pas imaginé la culture grecque et romaine, il est sûr qu'elle aurait été fort différente. Sans les différentes nations, l'Europe serait également très différente. Et il est impossible de prouver que l'Europe était meilleure lorsqu'il n'y avait que des grandes nations. L'argument que les différences nationales créent des tensions et des guerres a un autre aspect : si les petites nations peuvent commencer de petites guerres, les grandes nations ont été à l'origine des guerres mondiales. Même aujourd'hui, dans l'ex-Yougoslavie, la guerre n'est pas le résultat du nationalisme linguistique, car toutes les parties concernées parlent la même langue. Les tentatives pour créer une grande nation sont sans doute encore plus dangereuses que d'imaginer ou inventer une petite nation avec sa langue et sa culture reposant sur cette langue.

© Mati Hint

(traduit de l'anglais par P. Sériot)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

- AARMA L. (1990) : *Kirjaoskus Eestis*, Tallinn : Valgus [L'éducation en Estonie].
- ANDERSON B. (1991) : *Imagined Communities*, London : Verso (surtout les pages 36-46).
- LIIVAKU U. (1995) : *Eesti raamatu lugu*, Tallinn : Monokkel [Histoire du livre estonien].
- WÆVER O. (1991) : «Culture and Identity in the Baltic Sea Region», in PERTTI J. (éd.) : *Cooperation in the Baltic Sea Region : Needs and Prospects*, Tampere Peace Research Institute, Report n° 42, p. 79-111.